

Alexandra Julhiet

# LES CIBLES DU MANCHOT

Roman



Robert Laffont

# SHAWN

Lorsque je suis arrivé à Las Vegas, le ciel était d'un noir d'encre et l'orage grondait. Les voitures se suivaient au cul à cul sur le Strip tandis que les passants se hâtaient vers leurs hôtels respectifs, pressant le pas sous les bourrasques. La tempête n'allait pas tarder. J'ai garé la voiture dans une rue adjacente à l'Aladdin, éteint le contact puis j'ai attendu. J'étais en avance pour mon rendez-vous. En moins de cinq minutes, les éléments se sont déchaînés sur la carrosserie, avec toute la puissance dont ils étaient capables depuis qu'on avait commencé à foutre en l'air la couche d'ozone ; même la musique poussée au maximum n'arrivait pas à surpasser le grondement de la pluie crépitant sur le toit. Alors j'ai éteint l'auto radio, baissé mon siège au maximum, mis les pieds sur le tableau de bord et j'ai attendu que ça passe, les yeux perdus dans les flots dévalant le pare-brise, tout en appréciant l'instant. Je venais de m'enquiller vingt-deux heures de route sans quasiment m'arrêter, et tous les muscles de mon dos me remerciaient de changer enfin de position.

L'orage avait duré le temps d'un souvenir, et déjà le soleil refaisait son apparition. Heureusement nous étions en février : les températures n'allaient pas monter jusqu'aux extrêmes de l'été et rester dans des fraîcheurs raisonnables. Il me restait encore vingt minutes par rapport au rendez-vous que m'avait fixé Shawn à l'Aladdin. J'aurais bien fermé les yeux mais j'avais peur de m'assoupir et de le rater, j'ai donc fumé cigarette sur cigarette par la fenêtre ouverte, les yeux fixés sur l'entrée de service en attendant de le voir apparaître entre les colonnes dorées.

Je n'avais pas vu Shawn depuis cinq ou six ans, depuis la dernière fois qu'il avait passé la frontière pour venir me rendre visite en Colombie Britannique. Nous ne nous étions même pas parlés depuis plus d'un an ; pourtant, lorsqu'il m'avait appelé et demandé de venir, j'avais tout lâché et rappliqué ventre à terre, au mépris de toutes les promesses que je m'étais faites de ne plus jamais mettre les pieds sur le sol américain. Mais il y a des amis auxquels on ne refuse rien et Shawn en faisait partie. Pour qu'il me demande de venir le rejoindre aussi vite, c'est qu'il devait avoir une sacrée bonne raison.

L'heure de la rencontre était enfin arrivée. Je suis sorti de la voiture – quelques gouttes tombaient encore, à peine – j'ai vissé une casquette sur ma tête et j'ai traversé le boulevard en direction de l'entrée latérale du casino. Shawn était toujours invisible, j'ai donc attendu dans l'espace fumeur : une cordelette ridicule au milieu de rien, comme si l'espace ainsi défini allait isoler notre addiction cancérigène du reste de l'humanité. A côté de moi, trois mamies au moins octogénaires tiraient comme des damnées sur des Marlboro rouge tout en hurlant pour se faire comprendre.

Shawn est arrivé quelques minutes plus tard, impeccable dans son costume trois pièces, le fil de son oreillette artistiquement dissimulé derrière l'oreille. Trop la classe. Nous nous sommes serrés un long moment dans les bras l'un de l'autre avant de nous dévisager ; ça me faisait plaisir de le voir, il avait bien vieilli, mieux que moi en tout cas. N'eussent été les cheveux blancs réunis en queue de cheval, on lui aurait donné une bonne quarantaine rangée des voitures, et pas les soixante et quelques de son acte de naissance.

- T'as l'air en pleine forme ! A-t-il dit en me balançant une bourrade dans l'épaule.

- Toi aussi. Tu as fini ton service ou tu es en pause ?

- J'ai demandé à un collègue d'assurer la fin de mon shift. Allons-y.

Si je m'étais posé la question de savoir pourquoi il me donnait rendez-vous devant son travail et non pas chez lui, j'ai rapidement eu la réponse. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avait raconté en long et en large sa villa privée dans un ghetto pour riches au Nord de la ville, la piscine avec jacuzzi, les douches multijets, le Range Rover, la Porsche et les trois Harley. Cette fois-ci nous sommes partis à pied le long du boulevard, et nous nous sommes rapidement enfoncés dans les zones médiocres situées à l'ombre des casinos. Là où tout le monde rêvait de toucher le jack pot et finissait au contraire par toucher le fond.

Nous nous sommes arrêtés devant un petit ensemble d'immeubles crasseux, où la terre battue jonchée de détritiques avait depuis longtemps supplanté la pelouse de la résidence. En pénétrant dans l'entrée, son nom inscrit sur une des boîtes aux lettres m'a sauté au visage. Je l'ai fixé, surpris, et Shawn a détourné les yeux, mâchoire fermée, regard buté. Qu'avait-il bien pu se passer ?

Le couloir puait la pisse et le chou. Ça hurlait mexicain à travers les cloisons, entassement de familles illégales dont les parents se tuaient à la tâche à nettoyer le sol des casinos pour trois dollars de l'heure, à la poursuite du rêve américain qui leur filerait toujours entre les doigts... Décidément, je n'aimais pas ce pays.

Shawn a ouvert la porte du fond du couloir et s'est effacé pour me laisser passer. Son salon, une petite pièce étouffante malgré la saison, donnait sur un morceau d'arrière cour encadré de palissades en bois, où s'entassaient une table, quatre chaises, deux vélos, une machine à laver, des journaux trempés et je ne sais quoi d'autre... Une vraie décharge. En revanche, à l'intérieur, il avait clairement fait l'effort de ranger pour mon arrivée, et deux piles de magazines bien carrées trônaient sur la table basse. Pas de cadavre de canettes, pas de vestiges de take-away chinois, pas de cendrier rempli de mégots. La moquette élimée avait subi les assauts ravageurs d'un aspirateur à pleine puissance, plus une poussière n'était présente. On aurait pu manger par terre, mais je me demandais qui pourrait avoir cette étrange idée.

Des traces plus claires s'étaient étalées sur le mur au-dessus du canapé, là où un tableau de petite taille avait dû se trouver, exposé à la décoloration du soleil et de la lune. Je me demandais bien ce qui avait pu être accroché là auparavant, et ce qui lui était arrivé. Il n'y avait pas non plus une photo dans tout l'appartement, ni de sa famille, ni de nous deux lors de nos parties de pêche, et j'en ai ressenti un étrange pincement au cœur. Il n'avait plus personne et il le faisait savoir.

Shawn a disparu un instant dans le couloir qui servait de cuisine, et en est revenu avec un pack de six Miller glacées, un cendrier et deux cigares.

- Un des luxes qui me restent, a-t-il dit en lançant les cigares sur la table.

Il m'a aidé à couper le pied du mien puis j'ai attendu qu'il allume son barreau de chaise avant de lancer la conversation.

J'ai montré le salon miteux du bout de mon moignon.

- Qu'est ce qui s'est passé, Shawn ?

- Quoi, tu n'aimes pas mon cinq étoiles ? C'est cosy, tout près du boulot et l'avantage du marron c'est qu'on ne voit pas les taches.

- Sérieusement. Je sais que ça fait un bout de temps que je n'ai pas eu de tes nouvelles, mais la dernière fois tu me parlais de ta maison avec piscine, tes virées en moto, ta femme et tes trois filles... Vous vous êtes séparés et elle t'a plumé ? C'est ça ?

- J'aimerais bien lui faire porter le chapeau, mon pote, mais j'étais déjà raide avant qu'elle décide de se barrer. La chance a fini par tourner. Black Jack. Je suis entré dans une spirale et... J'ai tout perdu, en moins de six mois. Je n'ai toujours pas compris comment ça s'est passé. J'ai plongé, et quand je suis remonté à la surface, j'étais ici, tout seul, avec ce job pouilleux de responsable de la sécurité à l'Aladdin.

- Et Cynthia et les filles ?

- Elles s'éclatent avec un comptable qui leur offre la grande vie au Nord de la ville, un chauve avec mallette qui n'a jamais approché une table de jeu. Cynthia dit qu'il lui apporte la stabilité. Tu m'étonnes... Il est stable comme une pierre tombale. A Vegas, le seul métier qui rapporte plus que celui de gangster, c'est comptable.

Je l'ai laissé me décapsuler une seconde bière. Si je l'avais fait moi-même, à tous les coups j'aurais taché mon costume, et il était déjà suffisamment froissé par le trajet comme ça.

C'est comme s'il lisait dans mes pensées car il m'a demandé :

- T'es venu en voiture ?

- Evidemment. Tu sais bien que je ne me risquerais pas à prendre l'avion.

- Tu peux me dire pourquoi tu fais vingt heures de caisse en costard ?

- Parce que si je me fais contrôler, le flic aura peut-être moins envie de me faire chier en Subaru et en Armani qu'en Chevrolet et T shirt des Yankees.

- Logique.

Nous sommes restés longtemps en silence à fumer nos cigares. A un moment, Shawn est parti rechercher un autre pack de six et nous l'avons descendu jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire.

- ...Dix neuf. T'imagines ? Dix neuf !

Nous étions attablés dans un petit restaurant japonais désert et nous venions de finir nos sushis. J'avais mis la pédale douce sur la Tsing Tao mais Shawn continuait au même rythme, s'animant au fur et à mesure de la conversation. Il me parlait d'une partie de Black Jack, et au vu de la lueur de folie qui flambait dans ses yeux alors qu'il continuait son récit, je pouvais voir qu'il n'était pas revenu à la surface. Il ne remonterait sans

doute jamais d'ailleurs, et finirait clodo sur un parking de la ville, comme tous les autres de son espèce. Dommage.

Je l'ai laissé finir son monologue, les yeux perdus dans les assiettes vides. J'étais content de le voir, mais j'étais absolument crevé. De plus je commençais à entrevoir la raison de son coup de fil, ce qui me foutait en rogne. A tous les coups, ce blaireau m'avait fait entrer en territoire ennemi juste parce qu'il était fauché ! Il allait me demander un petit dépannage – rien du tout, je te les rends dès que je suis refait – j'allais lui filer et je rentrerais chez moi, délesté de 20.000 \$ et d'un ami. Quand je pense que j'aurais pu lui envoyer en Money Order, et rester tranquillement chez moi, à me réchauffer doucement les pieds face à la cheminée...

Mais pas du tout.

- Tu te rappelles les frères Walker ?

Sa question m'a tellement pris au dépourvu que j'en ai renversé la moitié de mon verre sur la table, et la bière a goutté sur mon pantalon. J'ai étouffé un juron en voyant la mousse faire des petites bulles sur le tissu.

Shawn me fixait, ses yeux comme deux fentes au milieu de son visage, le menton posé sur ses deux mains croisées. Il a vivement détourné le regard lorsqu'il a croisé le mien mais ce bref échange m'a mis mal à l'aise. Un regard de reptile... J'ai chassé cette idée de ma tête. J'avais trop bu et la bière me donnait de mauvaises idées.

- Comment pourrais-je oublier nos amis Stanley et Martin ? Savoir qu'ils ont fini une balle dans la tête dans un champ viet namien me met encore en joie, toutes ces années après, quand j'y pense le matin en regardant mon moignon. Pourquoi ?

- Comme ça... Ça doit être la bière qui fait remonter les souvenirs. Tu te souviens comment ils se chamaillaient comme des mômes sur qui passerait le premier dans les champs de mines ?

- Tu m'étonnes... On risquait à tout instant de se prendre une balle et les deux se recollaient leur traumatisme d'enfance sur qui leur mère avait le plus détesté. J'aurais bien voulu la rencontrer celle- là tiens, pour avoir fait deux dingues pareil, ça devait être quelque chose. Remarque, vu comment elle a fini, elle a largement payé pour ses péchés.

- Tu crois en Dieu maintenant ?

La serveuse a apporté l'addition et m'a empêché de répondre à cette question bizarre. J'ai payé cash pour nous deux, et elle m'a fait un immense sourire lorsqu'elle a vu le pourboire que je lui laissais.

- Tu te souviens de *Captain Marvel*<sup>1</sup> ? A demandé Shawn au moment où nous allions nous lever.

- Comment pourrais-je oublier ? C'était le seul truc qui intéressait ces cinglés. C'en était au stade où ils signaient CM quand un blaireau de l'armée nous envoyait un truc officiel ! Remarque illettré comme était Stanley n'avait pas trop le choix, c'était ça ou une croix.

- Et tu te rappelles le jour où s'est retrouvé nez à nez sur la piste Ho Chi Minh avec les trois gus du programme de développement rural ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire à ce souvenir et j'ai recommandé deux Tsing Tao pour le commémorer. Trois barbouzes encore plus paumés que nous qui avaient dû enlever leur costard la veille au soir et qu'on avait récupérés totalement par hasard, dévorés par les moustiques et à moitié morts de soifs. On leur avait sauvé la vie en les ramenant à leur campement ; ils s'étaient donc fait une joie de nous aider à transporter les malles – remplies de l'héroïne qu'on venait de tirer à la CIA - puis ils avaient failli nous embrasser les pieds de gratitude. Un vrai bonheur.

- Et le dernier soir à la frontière ! A continué Shawn. Quand les mecs venus nous arrêter étaient tellement impressionnés qu'ils en auraient fait dans leur froc... Un peu plus et ils nous auraient demandé des autographes. Qu'est ce qu'on a ri !

C'était donc là où il voulait en venir... Au dernier soir. Décidément, la finesse n'avait jamais été son fort, et ça ne s'était pas arrangé avec les années. Un éléphant sous acide aurait été plus discret.

J'ai pris mon sourire le plus débile avant de répondre à celle-là.

- Non je ne me rappelle pas bien...

- Ah bon ?

- Shawn...

Je me suis penché au-dessus de la table jusqu'à ce que nos nez se touchent.

- ...Je te rappelle qu'on s'est cuités comme des cochons cette nuit là, et que le lendemain en essayant de me faire la malle j'explosais sur une putain de mine antipersonnel avec

---

<sup>1</sup> Bande dessinée américaine culte des années soixante

qui tu sais. Le dernier souvenir que j'ai, c'est d'avoir gobé des tonnes de yaba<sup>2</sup> assis le cul sur une malle remplie de grenades. Ensuite, quand je me suis réveillé, j'étais dans un hôpital près de Chicago, empli d'infirmières à gros seins qui me faisaient de l'œil.

- Bien sûr, je suis bête... C'est quand même fou. Tu n'as pas plus de souvenirs que ça ?

- Non.

Je me suis levé péniblement : tout mon corps me rappelait que j'avais passé trop de temps assis dans une voiture, et qu'en plus de ça je venais de descendre des litres de bière. J'étais fatigué, et je me demandais ce que cherchait Shawn. Il n'avait toujours rien dit de la raison pour laquelle j'avais accouru ici ventre à terre... Mais on finirait bien par y venir de toute façon.

- Allez mon vieux, ai-je dit. Rentrons chez toi. Là bas, tu me diras pourquoi tu voulais absolument que je vienne te rejoindre en urgence... Car ce n'est pas que pour parler des bons souvenirs, n'est ce pas ?

Et je suis sorti dans la nuit fumer une cigarette.

Nous avons réintégré son appartement miteux en silence. La bruine avait recommencé, mais assez légère pour ne pas être désagréable – après toutes les bières, c'était même plutôt rafraîchissant. Shawn avait l'air ailleurs et je l'y ai laissé, me concentrant sur les casinos qui nous faisaient face, devantures gigantesques et tape à l'œil qui sentaient la solitude humaine à plein nez. J'étais vraiment crevé, et l'évocation de ces souvenirs avait remué la boue que je préférais en général laisser sommeiller au fond de moi.

Une fois dans l'appartement, nous avons repris une bière et un whisky, puis deux autres et encore deux autres, sortant parfois de notre torpeur pour faire remonter à la surface des souvenirs communs : les virées à Long Binh, les cuites au whisky laotien, le camp du vieux Van Thong... Et nous avons laissé de côté les compagnons morts au combat, et la peur, et la cruauté, et la douleur, et le fait qu'on ne revient jamais complètement. Shawn a encore une fois tenté de me parler de notre dernière nuit là-bas, mais j'ai évacué le thème d'un geste de l'avant bras. Cette période là faisait partie de la seconde catégorie de souvenirs, celle qui appelle l'oubli.

---

<sup>2</sup> Yaba, métamphétamine très répandue en Asie.



J'avais dû m'assoupir sans m'en rendre compte car lorsque j'ai ouvert les yeux, un réverbère éclairait vaguement le rideau dans la pénombre et il flottait dans l'air une odeur de tabac froid et de bière digérée. J'avais la gueule de bois typique du houblon et la langue scotchée au palais. Un moment, j'ai savouré la sensation avant d'essayer de me lever lourdement. Il fallait que j'aille aux toilettes.

Sauf que je ne me suis pas levé. Car au moment où j'allais le faire, prenant appui de ma main valide sur l'accoudoir du canapé, j'ai vu Shawn. Il me fixait de ses yeux de reptile, assis dans le fauteuil en face de moi. Son casque de cheveux blancs luisait légèrement... Tout comme le pistolet qu'il pointait sur moi. J'ai décidé que ma vessie pouvait attendre.

- Ne bouge pas, a-t-il dit inutilement.

Sa voix était pâteuse et j'en ai déduit qu'il avait dû continuer à picoler après que je m'étais assoupi.

- J'en avais pas l'intention, ai-je dit en retour. Qu'est ce que tu fais avec cette arme ?

- Je la pointe sur toi.

- Ça je vois bien. Mais pourquoi ?

- Parce que... Parce que tu as quelque chose dont j'ai besoin. Dont j'ai vraiment besoin.

De là où il était, je n'avais aucune chance de m'en tirer. Aucune arme potentielle n'était à portée de main, rien du tout, à part de vieux exemplaires de *Sport Illustrated* dont je ne voyais pas bien comment je pourrais les utiliser. Le cendrier empli de mégots et les cadavres de bouteille avaient disparu.

- Que veux-tu que je te donne ? Nous sommes amis, ça me ferait plaisir. Combien ?

J'ai levé mon moignon et ma main valide en signe de bonne volonté, avant de me rendre compte que c'était ridicule, je devais avoir l'air de jouer aux marionnettes dans un film d'horreur. J'ai donc baissé les bras, en prenant conscience que ça allait sans doute me coûter bien plus de 20.000 \$

- J'ai besoin... De tes numéros.

- Hein ? Mais de quoi tu parles ?

- Fais pas l'idiot mon pote. J'ai besoin de connaître les numéros qu'étaient sur toi avant que t'explores.

- Mais comment veux-tu que je te les donne puisque je ne m'en souviens pas ? Je n'ai pas eu le temps de les apprendre par cœur, bordel ! Souviens toi qu'on était

complètement défoncé lorsque c'est arrivé, et le lendemain boum on a grillé comme des merguez un soir de 4 juillet ! Enfin, tu sais comment ça s'est passé, t'étais là ! Et d'abord ça te servirait à quoi, hein ?

- T'occupe mon pote, donne-moi juste ces putains de numéros !

- Je ne me les ra-pelle pas ! T'es bouché ou quoi ?

- Me prends pas pour un con !

Il s'est levé d'un bond et a commencé à agiter son pistolet sous mes yeux.

- Tu peux pas les avoir oubliés ! Je vais compter jusqu'à dix et si tu ne me les as pas donnés je tire !

- Ça t'avancera de me tuer si je ne te les file pas... C'est complètement débile, t'en as conscience ?

La claque que j'ai prise à toute volée m'a servi de réponse. On ne m'avait pas frappé comme ça depuis plus de trente cinq ans, et il allait me payer celle là.

- Réponds ! A-t-il hurlé. Les numéros ! Faut que tu me les donnes à moi, c'est le seul moyen de t'en sortir vivant !

- Hein ? Mais qu'est ce que tu racontes ?

- Tes numéros ! A-t-il hurlé de nouveau, à me faire exploser les tympans.

- D'accord. 746358.

- Quoi ?

Il m'a regardé d'un air ahuri.

- 746358. Voilà, tu les voulais, tu les as. 746358. Mes numéros.

Je me suis levé lentement. Il m'a regardé d'un air suspicieux.

- Et comment je sais que c'est les bons ?

- Et comment je peux te répondre puisque je ne sais même pas à quoi ils correspondent ?

- Là, t'as un point.

- Merci Shawn c'est sympa de le reconnaître. Tu peux baisser ton flingue maintenant ? Il me rend nerveux et faut vraiment que j'aille pisser.

Le regard de serpent s'est un instant adouci, et il a commencé à abaisser son bras tendu. J'ai élargi mon sourire, un sourire de connivence, un sourire d'amitié qui rappelait toutes ces années passées ensemble, les parties de pêche sur mon lac et les virées à Vancouver, le cognac au coin du feu et les bécasses rôties. J'ai souri et son bras s'est encore abaissé d'un cran. Désolé mon pote, semblait dire son regard, cas de force majeure, mais on

reste meilleurs amis n'est ce pas ? Et le mien lui répondait : bien sûr pas de souci, à la vie à la mort comme on se l'était promis, sans rancune, t'inquiète pas. Sa main, en baissant encore d'un cran a légèrement fait dévier l'arme... Suffisamment.